

AVEC « SMASH, CRACK & CASTLE », L'ARTISTE FRANK PERRIN EXPLORE LA VACUITÉ DU SYSTÈME CAPITALISTE

Présentée à la galerie Michel Rein, à Paris, la deuxième exposition personnelle de Frank Perrin parcourt nos angoisses contemporaines à travers une pratique artistique qui relève de l'assemblage. Une exposition à découvrir jusqu'au 28 mars.



Pour sa deuxième exposition personnelle dans la galerie Michel Rein, Frank Perrin continue à explorer la vacuité du système capitaliste avec toujours cette « volonté d'inversion »

© Gregory Copitet

Depuis les années 1990, Frank Perrin est présent sur la scène artistique. Il est reconnu pour ces disruptions comme lorsqu'il revisite la posture du philosophe Diogène (413-323 av. JC), en tant que l'une des premières performances connues de l'histoire. Le récit de Diogène demandant à l'empereur Alexandre Le Grand (336-323 av. JC) de bouger pour lui rendre le soleil.

C'est à l'instar de ce personnage qui l'accompagne depuis longtemps, et d'un intérêt marqué par les débuts du situationnisme auxquels il consacre son ouvrage *Debord. Printemps* en 2022, que Frank Perrin développe une pensée plastique.

Aujourd'hui, après plus de 20 années consacrées à **la vanité du luxe mondialisé** dans un ensemble photographique légendé « cauchemar climatisé », l'artiste s'empare de matières simples qui lui permettent de mettre en œuvre une autonomie plus directe.

Pour sa deuxième exposition personnelle dans la galerie Michel Rein, il continue à explorer la vacuité du système capitaliste avec toujours cette « volonté d'inversion », la dialectique négative dont parle Adorno qui se constitue dans la faille.

Une violence infligée au nom de l'impérialisme conquérant

Le braille, paradoxalement utilisé comme un alphabet visuel dans une série qu'il nomme « Blind Test », revient ici dans une série de miroirs découpés selon la cartographie des circuits de Formule 1 les plus médiatisés. L'artiste les constelle au marteau de points d'impacts dessinant les mots « shot », « hell », « cry », « riot », « run » ou « god ».

Accrochée au mur, cette violence infligée, toujours au nom de l'impérialisme conquérant, nous arrive au niveau du visage, en pleine face. À ces huit œuvres au titre sonore « Crack », viennent s'ajouter « Smash » et « Castle ». Autant de mots pour une pratique qui se déploie sous le signe de l'acte dont l'assemblage vient titrer l'exposition comme pour s'exposer, tel un manifeste des différentes fractures qui composent notre monde.

L'ambivalence d'un geste simple, celle d'écraser d'un coup le muselet qui retient l'énergie d'un breuvage contenu dans **une bouteille de champagne**. Les matières elles-mêmes condensent cette velléité mise à mal qui reste comme empêchée, et finalement bue sous toutes les formes festives obligées du moindre événement inscrit sur le planning de la vie quotidienne.

Ces cages aplaties deviennent des dessins filiformes métalliques agrandis à échelle 1:30, pour se transformer en un alignement de trophées dérisoires qui sonnent, tel un avertissement, la fin des réjouissances collectives, appelant à un sursaut d'actions collectives.

Des cartouches de protoxyde d'azote faites en bronze

C'est en effet toujours sur ce fil ambigu que Frank Perrin parcourt nos angoisses contemporaines. Sous un aspect très brillant, il n'en expose pas moins nos fêlures.

Ainsi, choisit-il le bronze, matériau par excellence de la sculpture classique, pour endosser la forme **de cartouches de protoxyde d'azote**, objets qui s'accumulent à tous les coins de rue, au fond de nos océans.

Ici, ces « Bombshell » sont dressées sur un soclage. Cette scénographie rejoue le mouvement d'un projectile qui va impacter le sol et ce qui y vit et vient ainsi marquer la muséographie d'un objet patrimonial issu d'une fouille archéologique dystopique.

« Smash, Crack & Castle », jusqu'au 28 mars, galerie Michel Rein, Paris. Rens. : michelrein.com